

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 11

Artikel: Guerre alpine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338077>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIII^e Année.

N° 11.

Novembre 1903.

GUERRE ALPINE

Les Alpes sont un puissant auxiliaire pour un défenseur entreprenant. Leur configuration garantit souvent la réussite des entreprises les plus téméraires. Nous verrons que les conditions de la guerre y sont si profondément modifiées que l'audace, la mobilité et l'endurance des troupes contrebalancent dans une proportion énorme l'inégalité des forces.

Jetons un coup d'œil sur *la guerre en plaine*, afin de saisir en quoi elle diffère de la guerre alpine.

Par plaine, nous entendons un terrain analogue au plateau suisse.

Le plus fort, *l'envahisseur* déploie librement sa supériorité numérique sur le champ de bataille.

Le *défenseur passif* peut occuper une position centrale ou s'établir sur un large front. Dans le premier cas, il est attaqué simultanément de front et de flanc; dans le second cas, il est faible partout et enfoncé sur un point.

Le *défenseur actif* a la ressource des navettes stratégiques. Il se jette au-devant des fractions isolées de l'armée ennemie et les attaque successivement. Le succès dépend de l'intervalle entre les corps ennemis, c'est-à-dire de la rapidité de leur concentration. Des obstacles naturels tels que des cours d'eau ou des montagnes ralentissent cette concentration.

L'idée générale des manœuvres de corps d'armée de 1902 créait une situation identique : La division de manœuvre devait battre successivement au passage de la Reuss les deux moitiés du IV^e corps d'armée.

Le combat d'usure est plus long depuis l'introduction des

nouvelles armes à feu ; la décision intervient plus tard. Les corps attaqués isolément peuvent se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts. Ces renforts, agissant sur les ailes du défenseur, peuvent provoquer son enveloppement.

En plaine, les grands obstacles sont rares ; le réseau des communications est très développé, la mobilité des troupes n'est guère entravée, aussi la coopération des forces assaillantes est-elle presque toujours assurée sur le champ de bataille.

L'opération en lignes intérieures est donc délicate et n'a réussi qu'aux grands capitaines.

RÉSUMONS : *L'assaillant* dispose librement de sa supériorité numérique. Le terrain n'entrave que rarement la réunion de ses troupes sur le champ de bataille.

Le défenseur, très mobile, peut obtenir des succès passagers, mais l'équilibre des forces se déplace sans cesse pendant le combat en faveur de l'assaillant.

Dans les Alpes.

Examinons d'une manière générale les caractères principaux de la guerre alpine au point de vue :

- 1^o du mouvement ;
- 2^o du stationnement ;
- 3^o du ravitaillement ;
- 4^o du combat ; et
- 5^o des qualités requises pour la troupe et les chefs.

1. *Le mouvement.*

Le mouvement d'une armée est généralement limité au réseau des communications. Celles-ci sont peu nombreuses ; aux distances en plan correspondent ordinairement de grandes différences d'altitude. D'absolue qu'elle était en plaine, la mobilité d'une armée devient relative.

Les deux versants des Alpes sont reliés par :

- a) des routes carrossables ;
- b) des chemins ou sentiers muletiers ;
- c) des sentiers à piétons.

a) Les *routes carrossables* sont rares. Il y en a neuf réunissant la Suisse à l'Italie. Elles remontent les vallées transver-

sales et sont séparées les unes des autres par d'importants massifs alpestres. Pour passer de l'une à l'autre, il faut contourner l'obstacle qui les sépare ou le franchir en s'engageant dans les hautes solitudes.

A chacune de ces grandes routes se rattachent quelques voies muletières ou sentiers parallèles.

Chaque route carrossable forme ainsi avec le réseau de ses chemins et sentiers *un groupe indépendant*. *Chacun de ces groupes constitue un théâtre d'opérations isolé*¹.

Les routes carrossables sont les communications les plus directes et les moins élevées entre les versants. Elles sont les grandes voies d'invasion. Elles assurent le transport de tous

Nous rencontrons sur le versant sud de nos Alpes les groupes suivants (carte 1 : 250 000) :

En commençant à l'ouest :

1. *Groupe du Grand-St-Bernard* : a) Chemin muletier Courmayeur-Val Ferret suisse ; b) sentier Morgex-Col Séréna-St-Rémy ; c) grande route Aosta-Hospice (le dernier tronçon St-Rémy-Hospice sera livré à la circulation en 1904) ; d) sentier Cantiniera-Val Ferret suisse ; e) Sentiers Etroubles par le Val de Menouve à la cantine de Proz ; f) chemin muletier Val d'Ollomont-Col de Fenêtre-Chermontane ; g) sentier de la Valpelline par le col de Crête-Sèche à Chermontane.

Passages intermédiaires : a) Val Pélina-Col de Collon-Val d'Hérens ; b) Châtillon-Val Tornanche-Théodul-Zermatt.

2. *Groupe du Simplon* : a) Chemins et sentiers du Val Anzasca dans la vallée de Saas ; b) chemins et sentiers du Val Antrona dans la vallée de Saas ; c) chemins et sentiers du Val Bogna dans le Val Varia et Val Laquin ; d) grande route Crevola-Brigue ; e) sentiers du Val Cherasca sur Béréal et le Langthel ; f) chemins et sentiers de Baceno dans le Binnenthal. — *Groupe du Giacomo* : a) Grien Pass ; b) Giacomo Pass ; c) Nufenen Pass.

3. *Groupe du St-Gothard* : a) Sentier du Bedretto par le Col Cavanna ; b) sentier du Bedretto par le Col Lucendro ; c) grande route Airolo-Hospenthal ; d) passage du Val Canaria sur l'Unteralp.

4. *Groupe du Lukmanier* : a) Chemin d'Altanca au Col Lukmanier ; b) chemin de Faido au Col Lukmanier ; c) grande route Biasca, Olivone, Lukmanier ; d) chemins et sentiers du Val Camadra au Val Cristallina ; e) Greina-Pass.

5. *Groupe du St-Bernardino* : a) Grande route Arbedo, Bernardino ; b) chemin du St-Bernardino au val Curciusa.

6. *Groupe du Splügen* : a) Grande route Chiavenna-Splügen ; b) chemins et sentiers du Val San-Giacomo dans le Val di Lei et l'Aversthal.

7. *Groupe de la Maloja* : a) Septimer-Julier ; b) grande route Chiavenna-St-Moritz ; c) sentier du Muretto (Malenco-Sondrio).

8. *Groupe de la Bernina* : a) Chemins et sentiers du Val Malenco et du Val Fontanna sur Poschiavo ; b) grande route Tirano-Pontresina ; c) ancien chemin Poschiavo-Cavaglia-Hospice ; d) sentiers du Val Grosina par le Val di Campo sur la partie supérieure du Val Livigno et de là sur le Val Minor et Val del Fair. — *Passage intermédiaire* : Bormio-Livigno-Casana-Scanfo.

9. *Groupe de l'Umbrail* : a) Chemins du Val Fræle sur Ofen-Pass ; b) chemins du Val Fræle sur Santa-Maria ; c) route de l'Umbrail sur Santa-Maria.

les éléments d'une armée. C'est sur elles que s'engagent les unités stratégiques : corps d'armée, divisions.

Les *thalweg* que suivent les routes carrossables forment des cheminements d'une largeur inégale ; ils sont resserrés en plusieurs points et deviennent d'étroits défilés.

Une armée d'invasion remontant les routes carrossables peut être arrêtée à chaque défilé par une poignée d'hommes. Sa supériorité numérique ne lui est d'aucun secours. Il est nécessaire d'utiliser le réseau des chemins latéraux, afin de tourner les positions ennemies.

b) Les *chemins muletiers* se prêtent à ces mouvements. Ils ont par là une valeur tactique. Leur largeur et leur pente varient à l'infini. Leur utilisation implique des formations de marche étroites (colonne par files ou file indienne), c'est-à-dire l'allongement des colonnes. L'artillerie de montagne y passe facilement.

Ces chemins sont utilisés par des détachements combinés, avec un but tactique.

Ces chemins passant aussi par des étranglements où peut s'établir le défenseur, il est urgent de recourir à de petits passages pour tourner les positions défensives. Pour cela on utilise les sentiers à piétons.

c) Les *sentiers à piétons* sont généralement très inclinés et étroits ; les bêtes de somme n'y passent que difficilement. Ils s'élèvent à de hautes altitudes, en dehors des régions habitées. Le mouvement y est très lent, le déploiement proportionnellement long.

On y engage des unités tactiques.

L'utilisation de ces différentes voies de communication permet à l'assaillant d'aborder l'ennemi sur un large front, c'est-à-dire avec de nombreuses têtes de colonne, de percer la ligne de défense sur un point et de la prendre en flanc et à revers. C'est le seul moyen d'entrer en possession des principaux cols. Les attaques frontales ont encore moins de chance de succès qu'en plaine.

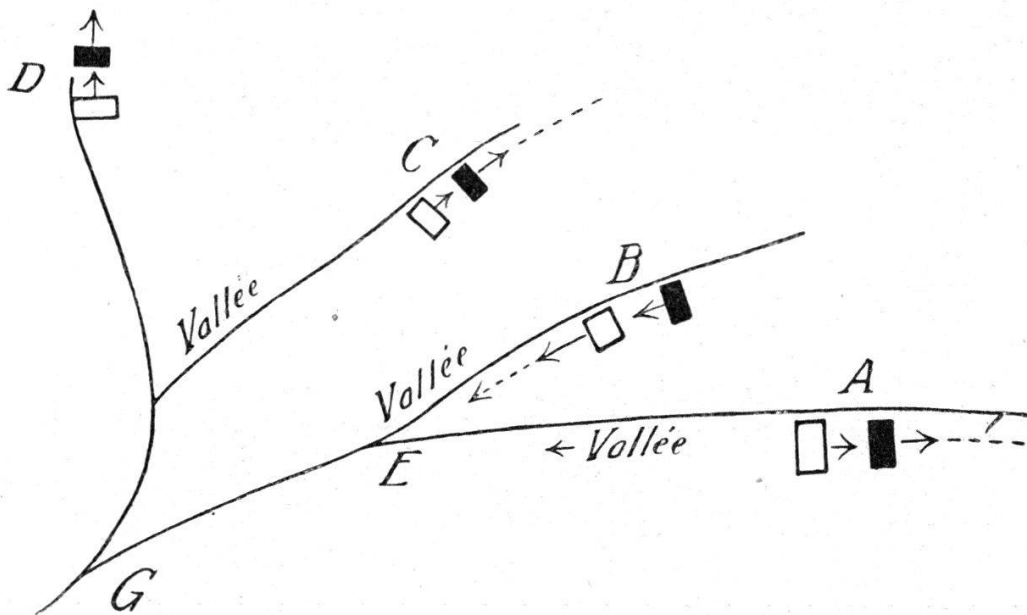
L'assaillant commence par s'emparer des petits cols parallèles supérieurs et finit en descendant sur le col de la grande route à en chasser les défenseurs. Ces colonnes de hauteur doivent naturellement précéder de beaucoup le gros qui s'avance par la route carrossable.

En remontant la vallée principale, le gros de l'assaillant se dédouble en autant de colonnes qu'il y a de communications parallèles. Chacune de ces colonnes s'avance dans un compartiment cloisonné sur ses flancs par les obstacles alpestres (parois de rocher, terrain impraticable). Chacune de ces colonnes est relativement isolée.

Suivant le capitaine Simon, une armée franchissant les Alpes présente l'image d'une migration de fourmis remontant le tronc, puis les grosses branches, puis les moyennes, puis les fines branches d'un arbre, et s'épanouissant en colonnes de plus en plus nombreuses et d'effectifs de plus en plus faibles proportionnés à l'épaisseur des branches.

Il n'y a pas une grande bataille décisive, mais une foule de combats isolés. Ce n'est pas de la somme des victoires et des défaites que ressort le résultat final, mais de l'usage que les colonnes savent faire de leur victoire.

Un exemple élucidera cette idée :



Le parti blanc est victorieux en A, C et D, battu en B. Le détachement noir B, se portant en E, coupe les communications de A blanc; en continuant sur G, il intercepte les ravitaillements de C et D blanc. Nous verrons plus loin que semblables aux artères du corps humain, les lignes de communications sont une condition vitale pour les armées dans les Alpes.

Le *défenseur* barre avant tout les routes carrossables. S'il choisit judicieusement ses positions, il immobilise avec peu de monde des forces considérables.

Profitant de la compartimentation du terrain, il se jette au devant des différents groupes ennemis et les attaque successivement. Si ses détachements démonstratifs maintiennent l'assaillant sur le versant opposé des crêtes, il bénéficie dans tous les combats du grand avantage tactique d'attaquer en descendant.

L'assaillant ne peut pas faire coopérer ses troupes sur le champ de bataille. Si la praticabilité du terrain est limitée, sa supériorité numérique devient illusoire ou inutile. A quoi servent des masses si l'espace nécessaire à leur déploiement fait défaut? Ces masses impuissantes évoquent l'image d'un lancier combattant dans un corridor trop étroit pour y retourner sa lance.

Lorsque le défenseur marche à l'ennemi, ses flancs sont moins exposés qu'en plaine. Les obstacles du terrain sont un puissant appui. La réussite de ces contre-offensives dépend de la mobilité et de l'endurance de la troupe, de l'énergie et de l'initiative des chefs.

Les mouvements des Français dans le canton de Glaris, fin septembre 1799, sont un bel exemple de défensive active. A part Souvorow, les chefs alliés manquaient de persévérance, d'initiative et d'activité; aussi leurs entreprises échouèrent-elles malgré leur grande supériorité numérique¹.

¹ Voici le résumé de ces opérations :

Une brigade française mixte, stationnée entre Schwanden et Näfels, est menacée de trois côtés à la fois par :

1^o Un détachement autrichien (Jellachich) longeant la rive sud du lac de Wallenstadt et les sentiers qui débouchent à l'est de Mollis et de Nettstall.

2^o Un second détachement autrichien passant de la vallée du Rhin dans celle de la Sernf; enfin par

3^o L'armée de Souvorow qui atteint le Prigel.

Le général français jette un bataillon dans le Klönthal, au devant de Souvorow, et un détachement dans la direction Schwanden-Elm.

Il répartit ce qui lui reste sur la rive gauche de la Linth, aux ponts de Wesen, de Mollis et de Nettstall.

Le détachement Jellachich, arrivant le premier, attaque sans succès les trois ponts de Wesen, Mollis et Nettstall. Son insuccès le décourage et il se retire le même jour sur Wallenstadt.

Le commandant français apprend le soir de cette journée que son détachement Schwanden-Elm a été fait prisonnier et que l'ennemi s'avance à marches forcées.

Il vole par Glaris sur Mitlödi avec toutes les troupes disponibles. Il attaque avec

RÉSUMONS : L'*envahisseur* répartit ses troupes entre les différents groupes de passage. Il se fractionne dans chaque groupe en nombreuses colonnes isolées et, en cas de rencontre avec l'ennemi, c'est le terrain qui détermine combien de monde chacune de ces colonnes peut mettre en ligne. La direction des opérations dépendra autant sinon plus de la configuration du sol que de l'ennemi.

Le *défenseur* se maintient défensivement dans quelques groupes de passages et attaque successivement avec son gros les groupes ennemis. La victoire ne dépend plus du nombre puisque l'espace nécessaire au déploiement manque. Le facteur essentiel du succès est la mobilité et la qualité des troupes.

2. Le stationnement.

Nous distinguons :

- a) Le thalveg ou fond des vallées. Villages.
- b) Les versants boisés 700-1500 m. Hameaux.
- c) Les pâturages 1500-2500 m. Chalets. Etables.
- d) Les régions inhabitées au-dessus de 2500 m.

a) Les grandes localités sont rares. Les plus importantes sont au fond et à la bifurcation des vallées. Les habitations sont petites et peu favorables au logement de la troupe. Ces villages sont reliés entre eux par des routes carrossables. Le cantonnement équivaut à un éparpillement en profondeur. La concentration sur les unités de tête peut exiger plusieurs heures.

vigueur le second détachement autrichien, mais n'en est pas moins refoulé sur Glaris.

Le lendemain, il reprend l'offensive, et les Autrichiens, abandonnant la partie, se replient par Schwanden sur Elm.

Pendant cette action, le commandant français apprend que l'armée de Souvorow fait des progrès dans le Klönthal et que son bataillon, tourné sur sa droite, abandonne sa position.

(Il est intéressant de constater que ce seul bataillon avait retenu l'armée russe et permis aux Français de battre séparément les deux détachements autrichiens. En plaine, ce bataillon eût été culbuté en une demi-heure. De nos jours, avec les armes à longue portée, le défenseur pourrait, des hauteurs dominant le Klönthal, battre efficacement la semelle de la vallée et défier toutes les entreprises d'une armée.)

Les troupes françaises sont vivement reportées sur Glaris et Nettstall. Ce village est définitivement emporté par les Russes. La brigade française, qui a reçu des renforts de la vallée de la Linth, se place à Näfels en travers de la vallée. Reconnaisant les dangers d'une attaque dans ce terrain resserré, et l'énergie des Français lui faisant croire à la présence de forces très considérables, Souvorow donne l'ordre de la retraite sur le Panixer.

En plaine, la coopération des trois corps ennemis eut été bien plus facile ; la brigade française eût succombé sous le nombre.

Exemple : « Une division est éparpillée si elle cantonne dans les localités entre Aoste et St-Rémy. Il lui faut 6 $\frac{1}{4}$ h. pour se concentrer sur sa tête. Si elle craint l'éparpillement une partie des troupes doit bivouaquer.

b) Les versants des vallées sont souvent boisés et parsemés de hameaux. Ces localités consistent en chalets, granges ou raccards. Elles se prêtent au logement de petites unités. Ces localités sont toutes reliées au thalveg par des chemins muletiers ou chariotables.

c) On rencontre dans les pâturages inférieurs, 1500-2000 m., des groupes d'étables avec chalets. Le sol des étables est imprégné de lisier, donc inutile au logement. Les chalets logent de 10-30 hommes. Ces chalets sont habités trois mois de l'année.

Dans les pâturages supérieurs, 2000-2500 m., il ne se trouve plus que des huttes de bergers ouvertes à tous les vents. Le cantonnement cesse. Le stationnement devient très pénible aux hautes altitudes. La troupe doit bivouaquer. Les bivouacs sont très éprouvants, les changements de température brusques, le climat excessif. Les journées d'été sont brûlantes, les nuits glaciales. Il faut des qualités d'endurance très développées pour résister à un long stationnement en plein air.

Les exigences de la tactique imposent de forts et nombreux détachements sur les versants des vallées et sur les crêtes. Ces détachements tournent en effet toutes les positions; mais leur entretien et leur logement est une tâche ardue. Il ne suffit pas de se glisser le jour entre les rochers, il faut se reposer la nuit, s'abriter contre le froid, le pluie, la neige. Une troupe non endurante redescend le soir dans les régions habitées. Il lui faut le lendemain des heures pour regagner l'altitude et l'adversaire plus résistant l'aura précédée dans l'occupation du point décisif.

La composition des détachements dépend de l'endurance des hommes, des possibilités de cantonnement et de la température. Il est inutile de détacher de gros effectifs sur les crêtes s'ils ne peuvent pas s'y maintenir.

Une troupe de plaine non aguerrie à la haute montagne se fond en peu de temps.

La qualité du soldat prime largement le nombre. C'est un des caractères principaux de la guerre alpine. C'est qu'ici les

éléments exercent sur les opérations une influence absolument tyrannique. En plaine, nous ne retrouvons cette influence que fortement atténuée.

Et on n'a que faire du nombre pour résister victorieusement aux intempéries. Il est souvent même une cause de démoralisation, tandis que quelques hommes énergiques et endurants trouvent toujours des abris suffisants.

C'est celui qui résiste le plus longtemps aux rigueurs du climat qui reste maître de la situation.

Cette constatation est réconfortante pour les armées peu nombreuses.

3. *Le ravitaillement.*

Les ressources des Alpes sont insuffisantes pour faire vivre une armée sur le pays. Ces ressources consistent en bétail et fromage.

Le défenseur évacue troupeaux et vivres sur l'intérieur, ce qui n'exige pas un nombreux personnel.

L'assaillant fait suivre ses colonnes d'approvisionnement sur les routes carrossables. Il n'y a qu'une seule de ces routes par vallée. Le trafic y est intense. Le croisement des voitures en retour avec celles qui vont à l'armée peut occasionner des encombrements inextricables. L'arrivée régulière des convois de ravitaillement est une condition d'existence pour l'armée. Une nuit de gel, un verglas imprévu paralyse le service des subsistances et peut amener une catastrophe.

Il faut cependant admettre que les unités suivant la grande route peuvent se ravitailler normalement.

Les détachements engagés sur des chemins muletiers parallèlement à la colonne principale font emporter 2-3 jours de vivres par homme. Si ces détachements restent plus longtemps sur les hauts plateaux, il faut organiser un service de convois avec bêtes de somme. Un mulet porte de 80 à 120 kg. Il faut un homme par bête. Le bon fonctionnement de ces convois dépend de leur organisation et de l'instruction des convoyeurs. Le déchargement des voitures de guerre, la répartition de la charge et le chargement des mulets impliquent des connaissances spéciales.

Le capitaine Simon calcule que pour ravitailler d'une manière courante une brigade mixte (sept bataillons, un escadron, une batterie de montagne) à une journée de distance il faut

environ 250 mulets (moins la viande qu'on peut transporter sur pied et le foin qu'on peut trouver dans le pays). Si la distance entre la brigade et la tête d'étape est de plusieurs étapes, il faudra 500 mulets par étape, plus un certain nombre de mulets pour le ravitaillement du personnel des colonnes.

Si les détachements dépassent l'altitude de 1800 m., il est nécessaire d'emporter le bois pour la cuisine et les feux de bivouac.

Les régions inhabitées sont souvent pauvres en eau potable, particulièrement en automne.

Il ne serait pas judicieux d'alléger le fantassin d'une partie de son équipement, afin de lui donner plus de vivres. Il a grand besoin de sa capote, de ses chaussures et de ses vêtements de rechange. Une couverture est même indispensable pour la nuit. Il faut aussi compléter la munition de poche afin de n'être pas exposé à manquer de cartouches.

L'arrivage du ravitaillement des colonnes muletières est soumis à tous les hasards de la température et du terrain. Il est toujours incertain. Il est le plus grand obstacle à la mobilité des colonnes. Le lecteur s'imagine qu'il suffit de faire marcher la troupe. La difficulté n'est pas là. C'est le service des subsistances qui doit mériter toute la concentration intellectuelle du commandant et de ses organes spéciaux.

Sur les sentiers à piétons le ravitaillement n'est possible qu'à dos d'homme. Le personnel nécessaire fait souvent défaut. Les unités engagées sur ces cheminements doivent emporter avec elles tout ce dont elles ont besoin pendant leur mission. On voit par là qu'elles ne peuvent pas s'éloigner indéfiniment de leur base.

Il ressort de ce qui précède que la mobilité des troupes dépend du ravitaillement. Suivant qu'il joue bien ou mal, il augmente ou paralyse la mobilité. Plus l'armée est nombreuse, plus les difficultés augmentent.

Si l'assaillant n'a pas déjà organisé en temps de paix des convois de montagne, il est incapable d'entretenir efficacement les détachements dont il a besoin.

Le défenseur peu nombreux peut, à la rigueur, trouver dans le pays les vivres nécessaires qui décuplent sa mobilité en le rendant indépendant de ses convois et capable d'entreprendre des coups audacieux et de longue haleine. Moins une

troupe est nombreuse, plus elle est mobile, plus elle trouve facilement à se loger et à se nourrir.

Les longues lignes d'étape de l'envahisseur sont particulièrement exposées aux entreprises du défenseur. Ce dernier peut se porter rapidement le long d'une crête ou d'une vallée et couper sur un point l'artère nourricière de l'ennemi. S'il est très faible il peut se borner à détruire un ouvrage d'art important. Il peut se retirer à couvert par les hauteurs.

Dans la plaine les coups de mains sont plus difficiles. Tous les convois ne passent pas forcément sur un pont ou sous une galerie, comme dans les Alpes.

Ces entreprises sur les communications de l'envahisseur sont des missions idéales pour des officiers énergiques. Là de nouveau, une poignée d'hommes peut obtenir des résultats prodigieux.

RÉSUMONS : Les nécessités du ravitaillement nous rapprochent de la stratégie du XVIII^e siècle. Les armées ne manœuvraient que basées sur leurs magasins. L'art du général consistait à menacer les communications de l'armée ennemie et à provoquer ainsi sa retraite.

Les lignes d'étapes alpestres sont longues; elles suivent d'étroits couloirs; elles sont exposées sur tout leur parcours aux coups de main de l'ennemi et l'existence de l'armée dépend de l'arrivage régulier des approvisionnements.

Les petits détachements du défenseur s'affranchissent en quelque sorte de leurs convois et peuvent vivre sur le pays.

Ceci permet de conclure que c'est bien pendant la traversée des Alpes que le défenseur doit foncer sur l'ennemi en opposition à ceux qui prétendent que c'est à la sortie des défilés qu'il faut attendre l'adversaire. Ce serait renoncer de plein gré à tous les avantages défensifs des Alpes.

4. *Le combat.*

La tactique dépend de l'armement, du terrain et de la valeur des troupes. Le plateau suisse, le veld, les plaines de la Lombardie et les Alpes imposent autant de procédés tactiques divergents.

Dans les Alpes, les colonnes s'avancent en formations de marche étroites, gravissant des pentes escarpées bordées souvent d'obstacles infranchissables. L'allure est très lente, le déploiement exceptionnellement long, le terrain couvert

d'obstacles. La lenteur du déploiement est telle que l'assaillant qui ne marche pas en nombreuses colonnes ne pourrait que rarement mettre tout son monde en ligne avant que le défenseur ne fonce sur lui.

Le front des positions est renforcé par la nature. Il faut tourner le défenseur pour le déloger. Souvorow disait à ses officiers avant d'entreprendre la traversée des Alpes : « On n'attaque pas de front une position qui peut être tournée des deux côtés. »

L'assaillant doit disposer de très loin et ne peut pas modifier l'itinéraire des colonnes. La transmission des ordres est ralentie par les distances en plan et en altitude.

Le terrain est cloisonné en nombreux compartiments. Les colonnes sont relativement isolées dans chacun de ces compartiments. Leur coopération sur un point est toujours problématique.

Le défenseur peut exécuter des navettes tactiques. S'il est sur les crêtes il peut modifier ses dispositions, tandis que l'assaillant gravit péniblement les pentes sans pouvoir exécuter des mouvements latéraux.

5. *La défensive.*

Le défenseur peut se placer en travers d'une vallée ou derrière une ligne de crêtes.

S'il veut barrer une vallée, il s'établit en face d'un étranglement du thalveg et occupe fortement les hauteurs qui dominent la vallée. Les tentatives de l'assaillant restent stériles dans le fond de la vallée jusqu'à ce qu'il soit maître des hauteurs. C'est là-haut que se décide le sort de la vallée. Des détachements assaillants doivent longer les crêtes et rejeter le défenseur. Si ces détachements ne sont pas composés d'alpins, leurs mouvements sont lents et gauches. Les difficultés du ravitaillement et du stationnement excluent l'emploi de masses sur les haut plateaux. L'avantage reste au plus mobile, à celui qui connaît le mieux le terrain, qui prévient l'adversaire sur les points décisifs et qui sait s'y maintenir malgré la température. Si l'assaillant est refoulé des hauteurs, les troupes du fond de la vallée doivent battre en retraite. La défense des crêtes doit être active, mobile, offensive. Elle procédera avec une judicieuse économie de ses forces. Elle discernera les points qu'il suffit de « voir » occupés, ne fût-ce que par quel-

ques hommes pour ôter à l'assaillant même l'idée de s'avancer de ce côté. Elle contre-attaque les fractions ennemies qui ne peuvent se soutenir. C'est elle qui doit dicter la loi à l'assaillant.

Si le défenseur occupe une ligne de crêtes, parallèlement à la vallée, il peut s'étendre dans de fortes proportions. Il y a le long des crêtes de grands espaces impraticables (parois rocheuses, pentes inaccessibles) qu'il suffit d'observer. Le défenseur se borne à tenir les principales voies d'accès. Cette occupation ne doit cependant pas dégénérer en un long cordon faible partout. Il ne faut jamais perdre de vue que la défense doit rester *active*. Qui croit tout tenir renonce souvent à l'offensive. Tel, le défenseur d'une forteresse qui renonce aux sorties parce qu'il est en sûreté derrière la ceinture de ses ouvrages.

Le défenseur doit avoir l'intuition des points décisifs et oser négliger de petits groupes ennemis qui ne sauraient contribuer à la décision.

Si le défenseur est sur une position trop étendue pour l'occuper sur tout son développement, il peut lancer sur quelques points de petites unités *au-devant* de l'ennemi. Bien conduites ces unités lui procurent le temps de provoquer une décision là où il le juge bon.

L'assaillant cherche à tourner, avons-nous vu. Il laisse quelques troupes pour masquer et couvrir son mouvement et porte son gros sur les derrières du défenseur. Ces mouvements ne réussissent qu'en face d'un ennemi immobile.

Un défenseur hardi se jetant sur les colonnes ennemies pour les bousculer pendant leur marche de flanc jette le désordre, l'indécision et souvent la panique dans les troupes adverses. Nous insistons spécialement sur le fait que les Alpes facilitent à outrance l'offensive du faible contre le plus fort. *Voilà le principe essentiel de la guerre alpine*, mais à une condition. C'est que le défenseur dispose de troupes alpines. Elles seules savent se mouvoir, stationner et combattre dans des conditions absolument différentes de la guerre en plaine. Une armée de plaine s'engageant dans les Alpes devrait commencer par refaire toute son instruction. Elle devrait oublier tout ce qu'elle a appris et faire le contraire de ce qu'on lui a enseigné. Une armée non habituée au service des Alpes est une cohue livrée sans défense au fer de son ennemi.

L'offensive. — Dans la plaine, dès qu'un commandant de détachement a reconnu la position ennemie, il envoie par ses organes les ordres d'attaque à ses subordonnés. Ses troupes sont rassemblées, rapidement déployées et il peut toujours modifier les ordres en voie d'exécution. Il a tout son monde sous la main. Il voit tout, il dirige tout, il est en contact permanent avec ses unités. Il leur transmet des ordres, elles lui envoient des rapports. La transmission de ces messages est rapide. C'est une seule tête qui conçoit le mouvement et qui le dirige. C'est l'action d'ensemble, la cohésion des troupes qui produit le résultat.

Dans les Alpes, l'assaillant ne peut pas marcher en une seule colonne, la file indienne produisant un véritable éparpillement en profondeur. Une brigade de six bataillons et une batterie de montagne mettrait 6 $\frac{1}{2}$ heures pour se déployer sur sa tête. si l'assaillant persistait à marcher en une colonne, le défenseur aurait beau jeu de culbuter ses bataillons les uns après les autres.

L'assaillant cherche à aborder l'ennemi sur un grand front. L'attaque devant être simultanée, il n'est pas possible de faire déboîter des unités de la colonne. Il faut marcher en nombreuses petites colonnes. Elles se déploient facilement et l'une d'elles a peut-être la chance de percer les lignes du défenseur. Le commandant ne dispose pas sur le champ de bataille. Il doit disposer le matin déjà ou même la veille ou l'avant-veille en assignant une mission spéciale à chaque colonne. Ces colonnes s'engageant dans des cheminements séparés les uns des autres, sont indépendantes et doivent agir sous l'inspiration de leur commandant sans attendre des ordres.

Le commandant de détachement est sans action sur ses colonnes pendant le combat. Il ne peut pas communiquer avec elles. Elles ne peuvent pas exécuter des mouvements latéraux sans perdre beaucoup de temps.

Il est essentiel de procéder à une reconnaissance détaillée des positions ennemies avant de fixer l'itinéraire des colonnes. Cette reconnaissance est faite par des officiers qui servent ensuite de guides.

L'attaque d'une position alpestre doit être méthodique, concertée ; elle procède par étapes ; les colonnes se soutiennent mutuellement. L'attaque se fait en échiquier pour ressortir une vieille expression militaire, mais en tenant compte du

terrain et de tous les perfectionnements introduits depuis cent ans dans l'art de la guerre.

Il est impossible de fixer des règles sur la manière de procéder des colonnes. Elles doivent faciliter réciproquement leur déploiement en menaçant les flancs des secteurs ennemis, elles doivent gagner du terrain, atteindre des points dominants.

La composition des colonnes dépend de leur mission et de la possibilité de les déployer. Il ne faut pas engager un bataillon sur un sentier lorsque le terrain avoisinant ne permet pas de mettre en ligne plus d'une compagnie.

L'itinéraire et l'heure de départ des colonnes sont calculés de manière à faciliter leur coopération contre les points principaux. Il faut élaborer un plan d'attaque méthodique, mais en laissant la plus grande latitude aux colonnes. L'entreprise ne doit pas échouer si l'une d'elles est arrêtée pour une raison ou pour une autre. Les chefs de colonne se plient aux circonstances ; leur initiative reste toujours en éveil, prête à saisir au vol les occasions favorables ou inespérées.

Le but reste ; percer la ligne sur un point. — Lorsque l'assaillant a pris pied sur la crête, le défenseur abandonne la position ou s'expose à une attaque de flanc.

Plus le nombre des colonnes est grand, plus il y a de chances de trouver une issue mal gardée. Il faut, en effet, peu compter sur une attaque frontale. Le défenseur y a tous les atouts. *On ne surprend que les postes mal gardés ou inoccupés.* Le défenseur ne tient que les passages qu'il estime praticables. Il faut donc que l'assaillant dispose de troupes alpines aptes à se glisser le long de pentes ou de parois réputées infranchissables.

Là où un homme passe, passera une section. Il faut du temps, de la patience, connaître le pays et ne pas craindre d'engager une fois une subdivision dans un cul-de-sac.

Le combat de chaque colonne présente les particularités suivantes :

Les lignes de tirailleurs sont très minces, les fronts très étendus, l'action des chefs subalternes minime.

Les subdivisions qui s'avancent sont soutenues par le feu de celles qui sont encore en position. Les feux étagés sont fréquents. Il peut y avoir de nombreuses lignes superposées.

La devise de chaque homme doit être : initiative et mobi-

lité. Chaque homme est habitué à s'avancer à la Boër en utilisant les abris. Les bonds d'ensemble sont généralement impossibles. Les officiers subalternes indiquent l'objectif à atteindre dans chaque bond. Ces bonds se font par groupe ou par homme.

Le combat est long. L'assaillant, gravissant une pente, ne peut pas culbuter le défenseur comme en plaine. En plaine, le fantassin parcourt en vingt minutes les 2000 mètres correspondant à la hausse du fusil, tandis qu'en montagne, si la pente est de 50 %, il lui faut trois heures, et six heures si elle est de 100 %, c'est à-dire trois ou six heures de marche d'approche sous le feu d'un adversaire embusqué sur une position dominante.

5. *Qualités des troupes et des chefs.*

La mobilité et l'endurance sont les qualités primordiales des troupes alpines. *Le nombre est accessoire.*

Les alpins doivent atteindre rapidement et sans efforts exagérés les points importants. Le premier occupant d'une crête est maître de la situation *L'effectif n'y est pour rien* Un groupe immobilise une compagnie. Le premier occupant est assuré d'une supériorité morale incontestable. *La rapidité de la marche est plus importante que la qualité du tir.* Le fait d'arriver avant l'ennemi sur la crête compense largement l'infériorité dans l'instruction du tir.

Des troupes mobiles peuvent enfermer et affamer leur adversaire dans une vallée si elles en barrent les issues. Si cet adversaire est, lui aussi, rompu à la marche dans les Alpes, il trouve partout des fissures pour sortir de la souricière.

La routine du combat dans les Alpes procure aux alpins une supériorité incontestée sur les troupes de plaine. Les alpins doivent être composés de montagnards que la vie civile entretient dans un « training » continu. Ils supportent les rigueurs du climat aux hautes altitudes, là où les troupes de plaine se fondent en quelques jours. Il faut tenir les crêtes, avons-nous vu, puisque c'est là que se décident les combats, mais il faut beaucoup d'endurance pour y stationner. Il faut des hommes sobres et connaissant les ressources et la vie des Alpes, des hommes à la tête solide que ne rebute aucun effort, que n'effraie aucun danger.

L'alpin doit être bon tireur. Il sait entretenir judicieusement le feu lorsque les ordres ne l'atteignent plus.

Il est plein d'initiative ; il agit par lui-même ; il se débrouille dans toutes les situations.

L'individualisation du combat se pratique sur une bien plus grande échelle que dans la plaine. Il faut en un mot des hommes réfléchissant et formés.

Les chefs possèdent à un haut degré toutes les vertus militaires. Ils stimulent leurs hommes par l'exemple de leur énergie et de leur abnégation. Ils sont alpinistes passionnés. Ils connaissent la montagne ; rien ne leur est nouveau. Leur sang-froid surmonte toutes les épreuves. Entraînés à la marche, leur esprit reste continuellement libre, tandis que l'officier de plaine, exténué par l'ascension des pentes perd la maîtrise sur lui-même. Il se montre faible devant ses inférieurs.

L'officier alpin connaît toutes les conditions du service dans les Alpes. Il ne peut acquérir ces connaissances que par une pratique continuelle. S'il n'a pas manœuvré dans ce terrain en temps de paix, il s'y sent impuissant en temps de guerre. Tout lui paraît nouveau. Il est vite convaincu que la tactique pratiquée sur les places d'armes de la plaine n'a que faire dans les Alpes. Il se sent paralysé, impuissant ; il perd confiance en lui-même ; son autorité s'amoindrit ; la troupe ne se sent plus en mains sûres ; son moral se relâche.

A la guerre, on ne pratique que ce qui a été enseigné en temps de paix. Les improvisations les plus géniales échouent fatalement.

Tous les chefs doivent être imbus à un suprême degré de l'esprit d'initiative.

En plaine, une compagnie détachée est une rarissime exception. Dans les Alpes, ces petits détachement sont la règle.

En plaine, c'est l'action d'ensemble, c'est la masse qui décide, c'est une seule volonté ; dans les Alpes, le nombre, la masse n'est pour rien ; c'est l'initiative de nombreux chefs qui procure la victoire. Ce qui fait la force dans les Alpes fait, dans une certaine mesure, la désunion dans la plaine.

Dans les Alpes, c'est la guerre décentralisée à sa plus haute puissance. La coopération des colonnes dépend de dispositions prises loin de l'ennemi.

La transmission des ordres cesse. C'est la réflexion, le

jugement des sous-ordres qui doit deviner l'intention du chef.

Dans les Alpes, les chefs des plus petites unités sont placés en face de graves responsabilités. Si un des anneaux de la ligne de défense est rompu, toute la ligne tombe. La défaite peut dépendre d'un seul groupe détaché mal conduit.

Il faut donc des chefs capables de travailler sans ordres, capables de prendre des décisions rapides, capables de toutes les audaces, d'une activité incessante et ne reculant devant aucune responsabilité.

Il est évident que de tels chefs ne peuvent pas être formés en gros dans nos écoles de sous-officiers et d'aspirants. *Il leur faut une éducation et un enseignement spécial dans les Alpes.* Il faut former des personnalités. Dans ces contrées sauvages et abandonnées, l'homme faible se sent écrasé par la nature grandiose qui l'entoure. La solitude austère et toujours menaçante de l'alpe et la violence des éléments exercent une fascination paralysante sur celui qui n'a pas le caractère fortement trempé parce qu'il entrevoit sans cesse la mort à ses côtés; il subit l'influence irrésistible de la grandeur de la nature et de la petitesse de l'homme; il se sent en présence d'une force prodigieuse, inconnue et mystérieuse.

Nous concluons : *la guerre alpine présente tous les caractères d'une spécialité et les spécialistes seuls pratiquent avantageusement les spécialités.*

Le duel entre fantassins de plaine et alpins équivaut à la lutte entre marins d'eau douce et marins de haute mer.

Nous étudierons dans une prochaine partie les règles spéciales à observer pour la marche, le stationnement et le combat.

Nous rechercherons enfin de quelle manière la Suisse peut créer des corps alpins sans porter préjudice à son armée d'opération proprement dite.

X.

